

## “j’aurais aimé être son amant”

André et moi, nous aimons les mêmes femmes ! » Dans une librairie, lors d’un débat public, Christian Bobin vient de prononcer cette phrase. Je le regarde avec un peu de surprise et d’incompréhension. Il me rassure dans un sourire : « Simone Weil, Etty Hillesum... » Il a raison. Et ces deux femmes aimées en disent davantage sur nous, peut-être bien, que d’autres auteurs que nous citons plus souvent. C’est la seconde, aujourd’hui, qu’il s’agit de présenter. Pourquoi avoir commencé par cette anecdote ? Parce que ces deux femmes sont liées, dans mon esprit, dans la mesure même où elles s’opposent. J’y reviendrai. Et parce que c’est Christian qui m’avait fait découvrir Etty, quelques mois plus tôt, en m’offrant son extraordinaire journal des années 1941-1943, publié en français sous le titre « Une vie bouleversée », un des textes les plus bouleversants que je connaisse.

Qui est-elle ? Une jeune femme, qui restera jeune, pour nous, définitivement : elle est née en janvier 1914, dans une petite ville des Pays-Pays ; elle mourra en déportation (comme ses parents et ses deux frères), à Auschwitz, en novembre 1943, deux mois avant son trentième anniversaire. Elle était juive, d’éducation laïque, de milieu aisé et cultivé, de tempérament plutôt enjoué et sensuel. Elle aimait les hommes et la vie, le plaisir et la liberté. Sur les photos qui nous sont parvenues, elle a un beau visage intelligent et doux. Ce sont les mêmes qualités qu’on retrouve dans son livre et sa correspondance, mais transfigurées par un étrange thérapeute (Julius Spier) et surtout par des circonstances et une spiritualité d’exception. Elle commence à écrire son journal en 1941, à Amsterdam (durement occupée par l’armée allemande, avec les mesures antisémites que l’on sait), puis le poursuit au camp de transit de Westerbork, d’où elle sera à son tour déportée vers Auschwitz. C’est un vrai journal : on la suit jour après jour, dans les petites et grandes choses de sa vie. Et cela fait, dans ces années d’horreur, comme une montée ininterrompue vers la lumière.

« La haine n’est pas dans ma nature », écrivait-elle. C’est le moins qu’on puisse dire. Seul l’amour la fait vivre. L’amour physique d’abord (elle se sait et se veut « bonne amante »), l’amour des hommes (même si elle rêve « d’un seul pour toute une vie »), aussi l’amour de la sagesse, de la musique, de la poésie (elle voue un culte à Rilke) puis, de plus en plus, l’amour de l’humanité, de la vie et de tout. Dieu ? Elle en parle souvent, mais davantage pour désigner une dimension de sa vie intérieure que comme objet de foi : « Je me recueille en moi-même, et ce “moi-même”, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je me recueille, je l’appelle “Dieu”. » Narcissisme ? Au contraire : ce qu’elle trouve au fond d’elle-même, ce qu’elle éprouve, ce qu’elle expérimente, est trop vaste pour appartenir à quiconque. La vie est plus grande que l’ego, et c’est la vie qu’elle choisit. Cela ne va pas